

Guillaume Poix

Les fils conducteurs



folio

COLLECTION FOLIO

Guillaume Poix

Les fils conducteurs

Gallimard

Cet ouvrage a précédemment paru
aux Éditions Verticales.

COUVERTURE

Photo © Ouedraogo Nyaba/Sipa (détail).

© Éditions Gallimard, 2017.

Né en 1986, Guillaume Poix est dramaturge et metteur en scène. Son premier roman, *Les fils conducteurs*, a reçu le prix Wepler-Fondation La Poste 2017.

Pour G eraldine Doll ans

Suivre les eaux

Quand le programme de réaménagement du musée d'Art et d'Histoire de la ville de Genève fut approuvé à la surprise générale par le vote référendaire du 28 février 2016, certains observateurs évoquèrent une victoire historique pour la culture et l'environnement. Après avoir adopté un crédit de construction de cent cinquante millions de francs suisses dont la moitié devait provenir de fonds privés, le Conseil d'État put définitivement valider le projet et lancer les travaux destinés à donner un nouveau visage à l'institution genevoise, visage qui se voulait durable et propre.

On avait en effet prévu, outre l'extension, d'améliorer significativement les performances énergétiques de ce robuste quadrilatère flanqué d'une série de colonnes dites engagées sur sa façade principale : couverture de la cour intérieure afin d'harmoniser la température ambiante, construction d'une pompe à chaleur raccordée à seize sondes géothermiques produisant les énergies renouvelables nécessaires au chauffage du

bâtiment, isolation des vitraux, fenêtres et verrières, traitement de l'air adapté aux œuvres exposées – on était à la pointe de ce qui se faisait en matière de rénovation écologique appliquée à l'habitat. Les travaux devaient s'achever en 2022 au plus tard, permettant une triomphale réouverture au moment même où seraient lancés les jeux Olympiques d'hiver finalement attribués à la capitale romande après que des soupçons de corruption eurent annulé l'édition pékinoise au profit de la tranquille cité lémanique.

Si les Jeux furent, de l'avis de tous les Suisses, une «réussite historique où les splendeurs naturelles l'ont disputé au bon esprit du sport», les travaux du musée d'Art et d'Histoire subirent d'importants retards du fait de l'effondrement prématuré d'une plateforme suspendue. Ouvriers blessés, défauts de construction avérés, assureurs au bord du dépôt de bilan, commissions, autres commissions, et disciplinaires celles-ci (doutes sur la sécurisation du chantier) : on ne put rouvrir qu'à la toute fin de l'année 2025, la presse genevoise ne se gênant pas pour déplorer, dans ce gigantesque bordel, ce qui fut globalement perçu comme un «fâcheux contretemps».

Fort heureusement, la plateforme défectueuse a laissé place à la suivante, sans vice apparent, celle sur laquelle se tient maintenant Thomas, artiste photographe de son état, trentenaire impatient qui, lorsqu'il est assis, agite frénétiquement le genou droit, ce que sa mère, Anne, elle aussi présente sur le nouveau replat, ne manque pas de

contrer chaque fois qu'elle le peut en plaquant tendrement, quoique avec une certaine fermeté, la paume de sa main sur la cuisse turbulente de son fils dont elle sait le tempérament volontiers ombrageux – tourmenté dirait-on tout aussi bien, pour peu qu'on voie passer sur le visage régulier de Thomas les ombres de tant d'autres mines rongées avant lui par la responsabilité artistique. Thomas crée, Anne admire : ensemble, ils contemplent le monde, l'un le reproduisant, l'autre s'étant elle-même reproduite pour que vive l'espèce.

Thomas est un citoyen binational : sa mère, élevée dans le Valais comme toutes ses aïeules, peut se targuer d'être pleinement suisse. Son père, plus revu depuis des lustres et dont le prénom n'importe guère, n'a pas le loisir de prétendre à pareille distinction car, issu d'une lignée de médecins grenoblois, il doit se contenter d'un passeport français brun-bordeaux qui ne soulève plus l'enthousiasme des foules.

Mère et fils arpentent ainsi cette plateforme neuve et tout à fait feng shui à la recherche d'une émotion esthétique à même d'animer l'après-midi dominical puisque, bienfait du musée, il est ouvert les dimanches. On arpente certes mais on piétine surtout, le corps est alourdi par les sacs qu'on a refusé de déposer aux vestiaires, *j'y comprends rien au cadenas électronique*, et par les manteaux doublés (janvier) qu'on a d'abord repliés sur l'avant-bras, noués autour de la taille, maintenus en baluchon derrière soi puis finale-

ment réenfilés – on transpire par-dessus le marché. Outre les collections permanentes – on y passera après au pas de course pour dire que –, on est venus voir une exposition photographique dont Anne a pensé qu'elle serait une source d'inspiration pour son fils, lui qui s'apprête à partir pour l'Afrique occidentale, territoire justement immortalisé ici par un collègue inconnu de Thomas dont on envie le talent, le réseau et la toute jeunesse. Quand sa mère, comme souvent, secoue latéralement la tête pour marquer son incrédulité devant certaines des photographies capturées par l'irritant prodige, Thomas réprime un léger écoëurement ; le dégoût que lui inspirent ces marques (bruyantes) d'émotivité nées d'une contemplation qu'il préfère silencieuse est difficile à contenir, mais, comme souvent, il ne relève pas autrement que par une crispation bien visible de la mâchoire – denture carnassière déformant l'ovale de son visage.

Au moment de desserrer ses molaires, le regard de Thomas s'arrête sur l'un des clichés les plus frappants de cette exposition intitulée « L'art funéraire ghanéen : mystères, splendeurs et trivialités ». On y distingue une vingtaine de doigts reposant sur ce qui ressemble à un cercueil coloré ; la différence de taille entre les deux paires de mains renseigne sur l'identité de leurs propriétaires, si bien qu'on se plaît, dans la divagation que suscite l'image, à y voir celles d'une mère et de son fils veillant un homme qui serait mari et père. Les deux êtres endeuillés caressent d'un geste résigné

le bois bariolé qui renferme le corps du défunt dont le fils – mettons : Jacob, âgé de onze ans – doit sentir qu’il oublie déjà le visage et la voix, la mort de son père le rejetant aux marges d’une vie que ses mains, si fines soient-elles, et Dieu qu’elles le sont, ne suffiront pas à rappeler. Voilà ce que serait l’instant capté – l’intimité violée.

Voilà surtout que Jacob, sans qu’on s’y attende, dérobe ses phalanges, las de la pose, et nous échappe.

C’est pour considérer Ama, sa mère, car c’est effectivement sa mère, et la courbe de son dos, que Jacob a disparu du champ, s’étant reculé dans l’ombre, cette ombre épaisse et filandreuse dans laquelle il se fige. Alors, en même temps qu’il observe, Jacob entend les rafales persistantes d’un appareil photo, salve de clics froids, il entend les voix granuleuses et trop sonores qui piaffent et se lamentent, il entend les pieds qui martèlent le sol et le font trembler, fracas de circonstance. Il entend surtout le silence de sa mère dont les mains se retirent à leur tour du cercueil, brassent l’air en de grandes hélices, se posent en arrière sur son épaule qu’elles attirent finalement, et tous les deux, Jacob et Ama, l’un contre l’autre, on les voit, debout, dignes et défaits. Puis on se met en marche, le cortège avance. Et tout en eux reprend vie.

Il a pourtant bien fallu vivre jusqu’ici, parvenir à cet instant où le corps, mécanique, glisse au-devant de lui-même, sans comprendre, essoré

de ses flux, substance lourde et sotte qui assure son maintien coûte que coûte. Il a fallu supporter la veillée devant le trou creusé pour le père. Le surveiller, ce trou, pour qu'on ne le vole pas puisqu'une place pour l'au-delà se monnaie et demande tous les sacrifices. Se poser là, sentinelles sévères, pour que les esprits ne visitent pas cette cavité nouvelle ; se poser là, saouls de fatigue, pour empêcher qu'une dépouille, venue d'un clan plus miséreux encore, ne profite de l'occasion pour s'y lover, enterrement clandestin, vite fait bien fait – et qu'on n'en parle plus ; se poser là pour garder tout ce qu'on a à offrir à celui qui s'est éteint : une tranchée où pourrir et se faire bouffer par les termites.

On est arrivés, on y est. Le trou est intact.

Devant le cercueil sculpté en forme de fève de cacao qui prend place au fond du gouffre, Jacob se perd et sent que sa mère, dont la main lui malaxe les doigts, s'égaré aussi car bientôt finiront les funérailles, bientôt disparaîtra le sarcophage, bientôt reprendra l'existence dont on ne sait ce qu'elle sera ni comment on y pourvoira. L'imminence de la fin des cérémonies du deuil angoisse autant Jacob qu'Ama : on a hâte du silence mais on tremble quand on songe à l'après.

Pour se donner du courage, on pense au goût du cacao dont le bois peint qui protège le sommeil du mort a pris l'apparence. On pense au travail du père dans la plantation, aux fèves dont il a pu raconter les différences et les propriétés, les teintes et les saveurs. On vagabonde grâce à la

sépulture : dans la société des Ga dont le père de Jacob est issu, la dernière demeure se doit d'être représentative de la vie du défunt. On personnalise le cercueil, on l'ouvrage, on le conforme à ce qui fut la passion, le travail ou le rêve de celui qui a disparu. Ce peut être mille choses parce que la vie c'est toujours mille choses ensemble ; c'est en général un élément fétiche, un objet emblématique de l'existence fauchée, un truc qui a du sens, tout un symbole. Voiture, téléphone, poule, avion, poisson, maison, fève de cacao : on finit dans un joyau – on repose en paix. Ça coûte cher, on s'endette. Comment rembourser ? Et comment s'en sortir, désormais privés d'un salaire et congédiés de la plantation où Jacob aussi œuvrait à l'occasion ? C'est à cela que pense Ama tandis que le sable recouvre peu à peu la peinture éclatante du cercueil. Elle ne s'aperçoit pas qu'elle pétrit les doigts de Jacob, lequel scrute la larme de colère qui s'échappe de ses yeux brillants.

La ville d'Accra présente une particularité notable : elle est au bord de la mer. Plus précisément, elle fait face à l'océan Atlantique, ce qui ménage divers privilèges auxquels chacun peut rapidement songer et qu'on mentionnera (brièvement) comme suit : négoce, négoce, et puis négoce. Qu'on visualise de grands filets de pêche débordant de poissons luisants et charnus tout à fait vendables (et d'ailleurs tout à fait vendus), ou de robustes pétroliers, cargos et autres mastodontes nautiques contenant passagers, marchandises et énergies, ou encore, pour les plus esthètes, quelque invitation sensuelle au voyage faisant de l'horizon embrumé une terra incognita où projeter désirs de conquêtes et possessions, qu'on voie donc dans la mer un territoire à exploiter, un moyen de transport bien commode ou une surface de projection pour l'imaginaire, si débridé soit-il, l'océan est une manne. Ceci explique cela : peut-être qu'on a colonisé (entre autres) ce territoire africain (entre autres) parce

qu'il possédait (entre autres) un accès à ladite mer, mais enfin ce n'est pas le sujet.

Accra, donc : capitale du Ghana, ex-comptoir colonial de l'ex-Côte-de-l'Or, grande ville portuaire qui vibre des moteurs, des cris, des rires – et des deals ; grande ville portuaire obsédée par l'activité des conteneurs dont le bruit de déchargement quotidien berce et lancine : on croirait entendre des blocs de banquise qui se détachent et tombent dans la mer. Assurément ce bruit, cette rumeur entêtante apporte, comme la fonte des glaciers, son lot de présages, heureux ou funestes. À Accra, on vit, on meurt, on écoute la ville, le port de Tema, et puis, comme partout ailleurs, les gorges qui se raclent, les poitrines qui palpitent et les mains qui chassent le vent.

La cité mord les eaux de l'Atlantique, lesquelles mordent justement les orteils de Jacob, encore tout ému d'avoir migré si près de l'océan, d'avoir troqué les collines pour ce vaste monstre balnéaire auquel il va falloir s'habituer. Ce sont en fait les clapotis du Korle Lagoon qui lui chatouillent les doigts de pied, juste avant qu'ils ne rejoignent les remous plus tempétueux du large. On est venu se délasser, ce soir ; s'isoler, aussi. Assis sur la côte terreuse de la lagune, le cul s'enfonçant imperceptiblement, Jacob regarde l'eau suave qui baigne ses talons. Il les sent s'engloutir et disparaître dans la vase, lèpre moelleuse qui grappille ses membres, dévore ses souches – il s'enclume. Cette sensation pas déplaisante fait surgir les contours d'une grande fève de cacao

cahotant vers le fond d'un trou, s'immobilisant puis s'effaçant sous les poignées rageuses d'une glaise qui avale tout. On s'ensevelit dans la bouillasse, dans l'argile et la mémoire, on est encore sous le choc.

Ama vadrouille, en quête d'un travail, l'école est terminée pour ce jour. Alors Jacob traîne, il flâne : on n'a encore personne avec qui converser s'amuser, de quoi demain sera fait ? Mère et fils ont quitté la maison dans les champs, trop grande, trop de dépenses, trop de souvenirs, ils se sont repliés en ville, dans une cabane, pas loin d'ici, au moins l'eau chante et couvre les péta-rades incessantes des okadas, les jacasseries des voitures et des camions, les aboiements rauques des chiens errants. Ils se sont faits au déménagement : tout plutôt que l'absence, le vide palpable sur les parois et dans l'air, tout plutôt que reprendre comme si de rien n'était entre les mêmes murs, s'exiler, s'appauvrir, ce n'était déjà pas formidable, resserrer ses besoins et l'espace, contenir les envies, borner les élans, visser l'envol, en tous les cas se contenter de peu, c'est un passage, juste le temps de voir venir, ça n'aura qu'un temps, mettre de côté, ça n'a qu'un temps, patience, et demain nous veut du bien.

Tandis que les pensées de Jacob flottent sur ce fond de mélancolie, une carcasse de congélateur, portée par les eaux lourdes du lagon, apparaît dans son champ de vision. Elle n'est pas seule : il y

a quelques écrans d'ordinateur ainsi qu'un squelette pas vigoureux d'imprimante couleur. Jacob observe cette parade insolite : jusqu'à présent, il n'a jamais vu que des animaux, des hommes ou des femmes osciller à la surface des eaux. Quelques plantes aussi s'il y pense, ou bien des semelles, des feuilles mortes – choses inanimées et dénuées de pesanteur. Il dirige son regard écarquillé en amont de la rivière qui s'écrase ici en liman. Il aperçoit un voile fait d'épaisses fumées qui dansent au vent du soir, une vapeur irisée tournoyant et refluant, régulièrement déchiré par un cortège d'appareils électriques et électroniques rouillés, défoncés, éventrés, titubant avec grâce jusqu'à l'embouchure.

Le front désormais plissé, sourcils retroussés, Jacob s'imagine remonter le cours de ce flux, fendre à son tour mais à rebours ce rideau de brouillard afin de découvrir ce qu'il dissimule. Ça lui semble impossible par la terre, le bord y est trop abrupt, mais il doit bien exister une manière d'y pénétrer, un endroit où percer ces draps de gaz et explorer la zone qui vomit une telle variété d'objets. Jacob compte et recompte tout ce qui navigue gentiment devant lui, icebergs éparpillés prêts à se fondre dans le grand bain. Il compte et recompte, c'est un jeu.

Mais il faut rentrer, Ama sera bientôt là, il faut rentrer, une autre fois il trouvera comment visiter l'endroit, il demandera, on lui dira, c'est peut-être très simple : il suffit sûrement de contourner la rive orientale et de remonter via la Ring

Guillaume Poix

Les fils conducteurs

« Quand les enfants crèvent les écrans, quand ils arrachent le plastique et fractionnent les écorces de cette forêt véreuse, quand ils posent les doigts sur les fils conducteurs, les dénudant de leur enveloppe isolante pour atteindre l'âme dont ils jaugent la souplesse, le courant pourrait surgir, s'accrocher à leurs phalanges, les mordre – et puis les avaler. »

Près du port d'Accra, au Ghana, dans une immense décharge de produits électroniques, Isaac et Moïse nitient Jacob à la « fouille ». Un reporter franco-suisse, Thomas, tente de pénétrer ce périmètre interdit pour photographier ces enfants plongés dans la noirceur de l'obsolescence industrielle.

Un premier roman captivant qui interroge, avec grâce et un humour impitoyable, les zones troubles du regard occidental.

« Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître. On peut parier que Guillaume Poix ira loin. »

Mohammed Aïssaoui, *Le Figaro littéraire*

Guillaume Poix
Les fils conducteurs



Les fils conducteurs
Guillaume Poix

Cette édition électronique du livre
Les fils conducteurs de Guillaume Poix
a été réalisée le 17 septembre 2019
par les Éditions [Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072832321 – Numéro d'édition : 345005).

Code Sodis : U22593 – ISBN : 9782072832352
Numéro d'édition : 345008.

folio
folio-lesite.fr